

L'ENIGME DE LA PUISSANCE CHINOISE

Entretien avec François Jullien

Le Monde 2 – 3 décembre 2005

« *Après l'agrégation, j'ai passé mes deux dernières années de normalien en Chine, pour y apprendre le chinois et découvrir une autre pensée, à mettre en parallèle avec la pensée grecque* ». François Jullien nous initie à la pensée chinoise avec le savoir d'un sinologue féru de philosophie grecque... Convaincu que la pensée chinoise n'a rien d'exotique et qu'elle interpelle nos grandes conceptions de l'action, du temps, de la sagesse ou du bonheur – ce que nous prenons pour des « universaux » -, François Jullien revisite la pensée européenne à la lumière des grands penseurs chinois, de Lao Tseu à Confucius et Lu Xun – l'intellectuel révolutionnaire des années 1920.

Le résultat est une série d'essais à la fois savants et déroutants. Dans *Eloge de la fadeur* (1991), il montre comment le « fade », dédaigné en Europe, peut au contraire être une valeur aux yeux des Chinois : il est ce qui n'attire pas mais ce qui n'exclut pas, et est donc inépuisable. Une personne fade pourra être appréciée pour son détachement, sa réserve et sa disponibilité. ... Dans *Nourrir sa vie* (2005), il révèle comment, en Europe, on nourrit soit son corps, soit son esprit, mais pas sa vie – comme le veut la pensée chinoise, en invitant à affiner et à conserver son « souffle-énergie » par une pratique du corps et de l'introspection...

Mais le sinologue et philosophe s'intéresse aussi à la Chine contemporaine, par exemple à la « transformation silencieuse » engagée par Deng Xiaoping (1904-1997) - qui a su transformer le régime communiste en puissance capitaliste -, ou à son efficacité économique.

Le fait est que la Chine constitue, pour nous Européens, le « Grand Autre ». Le monde arabe ou le monde hébreu nous demeurent liés par l'histoire et de grands textes formant un héritage commun. Nous sommes aussi liés à l'Inde par la langue – le sanscrit – car, du grec au sanscrit, il existe de nombreuses ramifications. Pour sortir vraiment de l'Europe, il ne reste que la Chine – la culture japonaise n'en constituant, d'une certaine façon, qu'une variation.

...La Chine forme effectivement un autre monde, qui s'est constitué indépendamment de nos catégories de pensée et de nos références ; un monde qui met donc en question ce que nous prenons, d'emblée, pour universel. Ces dernières années, nombre d'experts occidentaux, enfermés dans leurs schémas d'analyse sur la nécessité d'une rupture rapide avec le communisme et d'un accès immédiat à la démocratie n'ont pas compris ce qui se passait en Chine. Cela a commencé avec l'analyse des événements de la place Tian-An-Men au printemps 1989. Certes, les étudiants voulaient la démocratie, soutenus en cela par une minorité du Parti communiste. Mais, à l'époque, la majorité des gens travaillaient dur et voulaient avant tout s'enrichir. Et beaucoup pensaient que, pour s'enrichir, il fallait maintenir l'ordre. Et pour maintenir l'ordre, le parti faisait encore l'affaire.

Durant les années 1980-1990, Deng Xiaoping a réussi à transformer le régime communiste, le vidant peu à peu de son idéologie socialiste. Cela dans un pays immense, face à des dangers énormes. La formule utilisée par Deng était : « Traverser la rivière en tâtant les pierres ». Autant dire un réformisme avançant pas à pas, sans rupture fracassante – ce que j'appelle une « transformation silencieuse » -, à la différence de ce qui s'est passé à l'Est.

Une « transformation silencieuse » après une révolution culturelle sanglante...

Pendant et après la révolution culturelle, à la mort de Mao (1976), la Chine a côtoyé des abîmes, entre le gauchisme révolutionnaire et les partisans d'une démaoïsation brutale. Or, en quelques décennies, le gouvernement chinois a su réguler cette situation explosive. Il a démaoïsé mais sans enlever les portraits de Mao. Il a fait entrer le pays dans l'économie de marché, en libérant l'initiative d'un nouveau capitalisme mais sans renoncer, à l'occasion, à l'étiquette du socialisme et à la force de l'Etat. Jusqu'à aboutir à une montée en puissance considérable. Celle-ci ne fait d'ailleurs que commencer...

Je ne suis pas en train de faire l'éloge de ce régime, mais je constate : aujourd'hui, la grande « transformation silencieuse » se manifeste sur plusieurs fronts. Voyez l'arrivée massive d'étudiants chinois dans les meilleures universités occidentales... Elle révèle qu'ils ne se contenteront pas d'un second rôle – comme la diffusion croissante de produits chinois sur le marché mondial. Voyez la négociation inquiète de l'Europe sur le textile, la ruée des industriels occidentaux vers le marché chinois, ou encore le développement de l'influence chinoise dans toute l'Asie...

Avec cette montée en puissance de la Chine, nous sommes parvenus à une nouvelle ère : celle de « l'après-mondialisation ». Une bipolarisation Chine-Occident se dessine. Elle n'est pas idéologique, comme celle de la guerre froide, mais économique avec, peut-être un arrière-plan philosophique...

En 2003, des études occidentales prévoient la fin du « miracle chinois »....

Evitons de regarder la Chine selon nos partis pris occidentaux. Nous ne voyons que l'exode rural, la situation des travailleurs, les risques de spéculation, etc... En 2004 cependant, des études révélaient que les chantiers de construction de Shangaï attiraient des dizaines de milliers de travailleurs des campagnes et que ceux-ci, exploités durement, envoyaient malgré tout à leurs familles plus d'argent que celles-ci n'en gagnaient du travail de la terre. Cette source de revenus a dopé le marché intérieur....

Nous voici, Européens comme Américains, confrontés à l'efficacité chinoise que nous comprenons mal car elle échappe à la plupart de nos modèles économiques. Elle est pourtant légendaire dans toute l'Asie ! Réfléchir sur cette efficacité économique et stratégique, fondée sur une philosophie de la transformation, où toute situation est pensée comme « transitoire » - en mutation - remet en cause non seulement notre hégémonie économique, mais aussi ce que nous tendons à prendre pour universel.

Les Occidentaux croient qu'ils développent la seule pensée économique efficace, le meilleur art de vivre, le seul régime politique supportable. Or nous voici confrontés à un pays immense, en plein essor économique, doté d'une

pensée stratégique millénaire. La Chine, une vieille civilisation en passe de bouleverser l'équilibre mondial des rapports de forces...

Qu'est-ce que l'efficacité chinoise ?

La Chine est la seule grande civilisation à ne pas avoir produit d'épopée. Elle s'est même méfiée de l'héroïsme. Cette spécificité n'est pas du tout anecdotique. Pour les Chinois, l'épopée ne signifie pas grand-chose parce qu'elle magnifie l'action d'un sujet solitaire, un héros transformant le monde. Or un stratège chinois vous dira que, pour être efficace, il ne faut pas se mettre en avant. Il vaut mieux intervenir le plus discrètement possible, travailler en amont pour induire une évolution qui conduira peu à peu, sans même qu'on s'en aperçoive, au résultat escompté.

La pensée stratégique chinoise cherche à tirer parti, discrètement, de chaque situation pour obtenir un profit, sans pour autant se fixer un but idéal. Il s'agit d'exploiter le potentiel de la situation, de se laisser porter par lui et de le développer, sans rien brusquer, jusqu'à en recueillir les effets à long terme – plutôt que d'imposer une visée volontaire et immédiate. « *Traverser la rivière en tâtant les pierres* », disait Deng Xiaoping.

Une telle pensée stratégique était déjà très largement partagée dans la Chine ancienne. Un moraliste comme Mencius (IV^e siècle avant notre ère) rapporte l'anecdote d'un paysan tirant sur les pousses de son champ pour en accélérer la croissance, tout content de sa grande idée. Quand ses fils accourent voir le résultat, ils trouvent, naturellement, le champ desséché. Mencius en conclut qu'il existe deux comportements à éviter. D'abord celui de rechercher directement l'effet, en le forçant et sans tenir compte du processus engagé – ce sont les limites du volontarisme. L'autre erreur est de rester au bord du champ... Car tout paysan le sait : s'il ne faut pas tirer sur les pousses, il convient aussi de favoriser la poussée ! La « bonne conduite » consiste donc à accompagner le processus, à l'assister, c'est-à-dire à laisser faire tout en intervenant, à bon escient, pour qu'il arrive à terme et porte ses fruits. Ou, comme le dit Lao Tseu, à « *aider ce qui vient tout seul* ».

Nous retrouvons une pensée voisine chez le grand stratège Sun Zi (V^e siècle avant notre ère). ...Le stratège chinois pense non pas en termes de moyens et de fin, selon un plan projeté d'avance, mais plutôt en termes de conditions et de conséquences. Ici encore, il ne vise pas l'effet immédiat, mais fait basculer progressivement le potentiel de la situation de son côté. Si l'ennemi arrive reposé, la stratégie commence par le fatiguer ; s'il arrive rassasié, il commence par l'affamer... Il n'affronte ainsi son adversaire qu'après l'avoir privé de son potentiel. Aussi peut-il triompher de lui sans dépenses, et même sans résistance. Il n'a qu'à cueillir le fruit prêt à tomber...

Au point que « du grand général il n'y a rien à louer » dit Sun Zi : la victoire a été si progressivement mûrie, et découle si bien de la situation engagée, qu'on ne pense pas à la porter à son crédit. Au moment de l'affrontement, l'adversaire est déjà vaincu. Le général est jugé sans mérite. Mais ce « sans mérite » est le plus grand mérite du stratège...

La Chine étant de plus en plus présente au niveau international, les entrepreneurs veulent comprendre à qui ils ont affaire. L'autre raison est qu'ils veulent ouvrir leur intelligence à d'autres « cohérences de pensée » et remettre en

cause certaines modélisations auxquelles ils ont été formés. On a beaucoup parlé du flair des Chinois, de leur sens du commerce, voire de leur « rouerie » ; autant d'expressions qui montrent que leur redoutable efficacité n'a pas été réfléchie. Or l'intérêt de la pensée chinoise est d'être intelligible et élaborée. Elle n'est pas irrationnelle, ou obscure, ou intuitive... Simplement elle ne se laisse pas saisir par la pensée occidentale de la modélisation.

La Chine n'a pas été hantée par l'idéal de la vérité mathématique ; elle n'a pas songé à appliquer celle-ci aux phénomènes de la nature et n'a donc pas conçu la physique classique, causaliste et mécaniste – celle qui a permis aux Occidentaux de lire le « grand livre » de la nature et de s'en rendre les « maîtres et possesseurs », comme le voulait Descartes.

Pour les Chinois, toutes écoles philosophiques confondues, le monde est rétif aux paradigmes et aux modèles. Car le réel, pour eux, est en transformation perpétuelle. Il n'existe pas en chinois de notion d'être, d'identité essentielle et d'« en-soi ». Tout est en cours, à l'image du ciel qui ne cesse de se renouveler, parce qu'il est régulé. Ce n'est donc pas une pensée du progrès, mais du processus continu ; de la voie – tao ; de l'immanence ; de ce qui advient de l'intérieur.

Prenez la situation du système bancaire chinois. Selon les critères occidentaux, il court à la faillite depuis dix ans, car la Chine finance trop d'entreprises d'Etat non rentables et interdit la liberté de mouvement des capitaux. Un crime contre notre modèle de bonne économie ! De plus, les banques en crise se voient renflouées par l'énorme épargne chinoise... Pourquoi les Chinois prolongent-ils ce système ? D'abord ils ont traversé, sans trop de dégâts, la crise dite des « tigres asiatiques » en 1997 : le système bancaire chinois a résisté. Ensuite, fermer brutalement les entreprises d'Etat conduirait des millions d'ouvriers au chômage, et cela aurait un coût social très élevé. Autoriser la liberté de mouvement des capitaux amènerait à déplacer l'épargne chinoise – qui est colossale – vers l'étranger, ce qui ruinerait les banques et risquerait d'entraîner la chute brutale de l'économie.

La Chine s'en tient donc à une sorte d'optimum de situation, en refusant de plaquer un modèle et d'appliquer, mécaniquement, le dogme de la liberté des capitaux. Est-ce seulement de l'empirisme ou du pragmatisme, comme on le dit couramment ? Vous remarquerez que de telles notions ne se conçoivent, aussi, qu'à l'ombre d'un modèle ; elles sont encore nôtres... Ce qui me paraît être le propre de la Chine, c'est qu'elle part de la situation, dont elle évalue les « facteurs porteurs », pour en tirer profit en s'adaptant progressivement à leur développement.

Comment expliquer l'autoritarisme du gouvernement chinois... ?

C'est là, bien sûr, le revers de ce que je viens d'exposer. En s'attachant à la notion de progrès, de construction d'un idéal démocratique, l'Europe a produit une idée du bonheur qui l'a portée – et qui a permis de penser l'utopie politique, l'amélioration de sa situation. L'Europe a pensé l'histoire...

La Chine, en revanche, en restant attachée à l'idée de régulation des processus ne connaît que l'« harmonie ». Or la régulation, l'harmonie sur le plan humain, ne signifient toujours, en définitive, que la soumission aux rapports de forces. Ainsi la Chine a-t-elle pensé le pouvoir (ou la morale), mais pas le droit. Elle a pensé la « machine à obéissance », mais pas la transcendance de la loi et de la justice. On

l'a bien vu en 2003, au moment de l'épidémie de SRAS...La première réaction du pouvoir est le silence. Il s'arrange pour étouffer et contrôler toute information. La structure autoritaire de la bureaucratie se révèle et se met en marche.

La Chine a une longue tradition monarchique et étatique autoritaire...

Les Chinois n'ont jamais pensé un autre régime que la monarchie. La seule question politique a traditionnellement été celle du bon ou du mauvais prince. Ainsi le lettré chinois n'est-il jamais devenu un intellectuel critique ; il a toujours vécu à l'ombre du prince. Son ambition est de penser sans prendre position, pour ne pas être entraîné à la partialité – ce que j'ai appelé sa « disponibilité ». Il n'a jamais su construire de véritable opposition.

Les intellectuels chinois n'ont pas conçu la révolution. Ils n'ont pu construire d'autre régime que celui de la « bonne régulation politique », hiérarchique et bureaucratique.

Le Parti communiste chinois doit sa survie, en tant que structure d'autorité, à cette tradition, alors que nous sommes entrés dans une société hypercapitaliste qui ne vise que l'enrichissement. Voilà pourquoi, ces dernières décennies, certains intellectuels critiques, ou les étudiants de la place Tian An Men, se sont finalement retrouvés isolés et désemparés face à la violence du pouvoir.